
IDENTITÉ

Vincent de Gaulejac

L'identité est un terme polysémique. Selon les définitions données par le *Petit Robert*, il évoque la similitude, « caractère de ce qui est identique », l'unité, « caractère de ce qui est UN », la permanence, « caractère de ce qui reste identique à soi-même », la reconnaissance et l'individualisation, « le fait pour une personne d'être tel individu et de pouvoir également être reconnue pour telle sans nulle confusion grâce aux éléments qui l'individualisent ».

Certains de ces éléments d'identification sont repris dans une *carte d'identité* présentée dans toutes les situations où l'individu doit justifier qui il est. Cette carte définit les caractéristiques propres de la personne à partir de son nom, ses prénoms, sa taille, sa nationalité, son adresse. Une mention spéciale est prévue pour déterminer les « signes particuliers », c'est-à-dire les particularités permettant de le distinguer de ses semblables. Délivrée par les pouvoirs publics, cette carte est au fondement de l'existence sociale et de la reconnaissance de la citoyenneté. *A contrario* ceux qui n'en disposent pas ne peuvent être socialement définis que par une identité négative : ce sont des « sans-papiers », sans existence légale.

Mais la notion ne peut se réduire à ces aspects linguistiques et juridiques. Elle condense une série de significations, entre les processus de construction de soi et les processus de reconnaissance qui concernent les différents registres des relations humaines et des rapports sociaux. Notion complexe, éminemment psychosociologique, elle évoque la permanence dans le temps d'individus qui ne cessent de se transformer pour tenter de maîtriser le cours de leur existence.

Une notion complexe et contradictoire

Sur le plan conceptuel, le terme d'identité est largement utilisé mais rarement défini. C'est une notion fourre-tout aux contours flous.

« L'identité est une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle » écrit Claude Lévi-Strauss en conclusion du séminaire qu'il a conduit sur ce thème au Collège de France (Lévi-Strauss, 1979, p. 332). La notion se situe au carrefour de différents champs disciplinaires : le droit, l'anthropologie, la sociologie, la psychologie.

Notion multiréférentielle, plurielle, complexe, l'identité est récusée par certains auteurs qui estiment qu'elle n'a aucune consistance conceptuelle. Les réserves les plus sérieuses viennent de la psychanalyse. La mise en évidence du rôle de l'inconscient dans le développement de la personne remet en question l'idée d'unité de l'individu et de la conscience.

L'identité éclate au profit d'une conception dynamique et topographique de l'appareil psychique divisé entre instances – le Moi, le Ça, le Surmoi – et d'une vision du sujet confronté à des exigences conflictuelles qui l'agissent à son insu.

D'où l'accent mis sur les processus d'identification inconscients par lesquels la personnalité se constitue en assimilant des aspects ou des qualités de personnes de l'entourage prises comme modèles. « Freud montre (...) que ces identifications forment une structure complexe dans la mesure où le père et la mère sont chacun à la fois objet d'amour et de rivalité » (Laplanche et Pontalis, 1987, p. 189). La conception freudienne met l'accent sur le

caractère conflictuel de la construction de soi. Elle insiste sur les processus à l'œuvre plutôt que sur l'état auquel ils aboutissent.

« L'acquisition de l'identité n'est pas une construction linéaire qui opérerait par intégrations successives mais un processus dialectique du rapport sujet/objet. Pour ce faire, il convient d'accomplir une destruction vis-à-vis de ceux-là mêmes qui ont fondé son existence » (Green, 1979).

Les théoriciens actuels de l'identité ont intégré cette vision dynamique et dialectique en préférant évoquer des *processus identitaires* plutôt qu'une entité qui évoque la stabilité et la permanence.

Le terme d'identité est lui-même contradictoire. Entre l'idée de similitude (identique à soi-même, semblable, auquel renvoie le préfixe *idem* et celle de différenciation (distinction, singularité...), chacun se définit par des caractéristiques communes à tous ceux qui sont comme lui et par des caractéristiques qui permettent de le distinguer de tous ses semblables. En conséquence, le terme d'identité prend son sens dans une dialectique où la similitude renvoie au dissemblable, la singularité à l'altérité, l'individu au collectif, l'unité à la différenciation, l'objectivité à la subjectivité.

L'identité a une existence « objective » puis qu'elle est définie à partir de critères juridiques, sociaux et physiques qui s'imposent au sujet et, simultanément, elle s'étaye sur des intentions, des perceptions, des sentiments, donc sur une subjectivité dont on sait qu'elle est « sujette à caution », donc vulnérable et parfois éphémère. La dialectique de l'objectivité et de la subjectivité prend des formes différentes selon le niveau de développement des sociétés et les contextes culturels, politiques ou religieux qui axent les normes de définition de l'individu. Par exemple, dans les sociétés modernes, les institutions jouent un rôle central de régulation alors que ce sont les groupes primaires ou religieux qui fixent les assignations identitaires dans des sociétés moins développées ou archaïques.

Une construction psychosociologique

Lorsque l'enfant paraît, il est l'objet d'identifications multiples qui amorcent un double mouvement de projection et d'introjection constitutif de sa construction identitaire. « C'est le portrait de son grand-père », « elle a le nez de sa mère », « il sera avocat comme son père »... On voit par là que l'identité n'est pas une donnée première, « elle résulte d'un assemblage, à la fois planifié et fortuit, qui se constitue à la rencontre entre d'une part ce qui tient à la partie nucléaire du psychisme, la personnalité idiosyncrasique qui recouvre l'idée de "moi-même", et d'autre part la personnalité ethnique qui révèle l'ambiance sociale et culturelle, le contexte dans lequel l'individu s'inscrit » (Devereux, 1967).

Chaque individu tente de se définir comme un soi-même à partir d'éléments disparates. D'un côté les désirs, les projections, les attentes et les aspirations de son entourage, de l'autre les normes, les codes, les habitus et les modes de classement que chaque milieu produit pour désigner et reconnaître chacun des membres qui le composent. « Nous ressemblons tous à l'image de ce que l'on fait de nous », écrit Jorge Luis Borges pour rendre compte de la dualité entre ce qui pousse à « être soi-même » et ce qui vient des autres dans la constitution de soi.

L'identité est une notion éminemment psychosociale. « Mon identité » renvoie au sentiment d'être, au sentiment d'unité et de cohérence de la personne, à ce qui la définit comme un être singulier, spécifique, unique, particulier, en définitive à ce qui lui est propre. Mais cette identité « ne peut lui venir que du dehors, c'est-à-dire de la société » (Héritier, 1979). C'est dire que l'individu est désigné par un ensemble d'attributs sociaux et juridiques qui lui assignent une place dans l'ordre généalogique et dans l'ordre social. Son existence sociale est liée à une inscription dans un livret de famille qui lui confère un nom, un ou des prénoms, une place

au croisement de deux lignées paternelle et maternelle, et dans une fratrie. La définition de soi s'appuie sur les éléments consignés dans ce livret et dans la carte d'identité, complétés par un certain nombre d'indicateurs sociaux: l'emploi, le statut socioprofessionnel, le niveau de revenu, le type d'habitat, la place dans diverses organisations ou institutions, l'ensemble de ces attributs permettant de préciser la position sociale de chaque individu et de le situer par rapport aux autres.

La logique de la différenciation sociale traverse les rapports sociaux. Chacun cherche à se distinguer par différents signes liés au mode de vie, à la consommation, à l'affichage de certains symboles et en même temps, à s'assimiler dans des groupes d'appartenance qui lui confèrent un statut, un rôle, une place sociale. L'analyse des trajectoires et de la mobilité sociale montre que les existences humaines sont marquées, à des degrés divers, par une tension entre des moments de rupture et des moments de continuité. Chacun cherche à se dégager de ses assignations identitaires, puisqu'elles sont invalidantes ou au contraire à les valoriser, lorsqu'elles lui sont favorables.

Les changements de position sociale peuvent déboucher sur des *conflits identitaires* plus ou moins profonds selon la nature des rapports entre les groupes d'appartenance. Lorsqu'il y a domination d'un groupe sur l'autre, l'individu risque d'intérioriser des modèles contradictoires. La promotion sociale est souvent accompagnée de tensions entre, d'un côté, l'intériorisation des *habitus* adaptés à sa nouvelle condition, qui induit l'abandon de ceux qui avaient été acquis auparavant et, de l'autre, la fidélité à sa culture d'origine, qui conduit à valoriser son identité première ou à entretenir des sentiments de loyauté à l'égard de ses ascendants. Lorsque ces conflits, liés au déplacement, se conjuguent à des conflits intrapsychiques, ils peuvent déboucher sur une *névrose de classe* (de Gaulejac, 1987).

L'individuel et le collectif

L'identité est définie à partir de l'appartenance de chaque individu à une famille, une communauté, une classe sociale, un peuple, une nation, etc. Le collectif préexiste à la personne, lui assignant une place dans la structure sociale à partir d'une série de modifications et de normes de classement qui fondent l'ordre symbolique. Instance de référence, entre l'imaginaire et le réel, entre le temps chronologique de l'Histoire et le temps du vécu, entre le personnel et le social, le symbolique instaure les mots et les signes nécessaires à la définition de soi-même. Chacun s'inscrit dans cet ordre en reprenant à son compte les éléments qui lui permettent d'affirmer son identité culturelle, ethnique, nationale, ou même continentale.

Entre l'identité individuelle et l'identité collective, il existe des liens étroits dans la mesure où, loin de s'opposer, elles se coproduisent. Ainsi, le nom de famille permet de singulariser chaque individu selon un code pré-établi qui le classe dans des lignées précises tout en le situant dans une région géographique donnée, dans un pays et dans une langue. Il en va de même pour les prénoms, qui sont porteurs d'appartenances et de traditions tout en spécifiant l'individualité de chacun à l'intérieur du groupe familial.

De même, les identités professionnelles produisent des sentiments d'appartenance à des collectifs qui rassemblent tous ceux qui ont suivi les mêmes études, passé des diplômes équivalents qui exercent des métiers similaires ou qui occupent les mêmes fonctions. On peut ainsi se définir comme ouvrier, agriculteur, cadre, boulanger, médecin, polytechnicien, juriste, instituteur..., autant de définitions de soi qui servent de soubassement à la reconnaissance sociale.

Permanence et changement

L'identité se définit donc à la fois par des

caractéristiques objectives à partir d'indicateurs précis et des éléments subjectifs qui renvoient aux représentations de soi-même confronté au regard des autres sur soi.

Certaines de ces caractéristiques sont stables, d'autres peuvent changer. Edmond Marc Lipianski, Isable Taboada-Leonetti et Ana Vasquez parlent à ce propos d'unité diachronique d'un processus évolutif : « Malgré le caractère mouvant- suivant les situations – et changeant – dans le temps – de l'identité, le sujet garde une conscience de son unité et de sa continuité de même qu'il est reconnu par les autres comme étant lui-même » (Camilleri *et al.*, 1990). Chaque individu se transforme en permanence tout en restant le même. Il éprouve un sentiment de continuité alors que la vie est discontinue et que des « événements biographiques » (Legrand, 1993) peuvent intervenir à tout moment pour en modifier le cours.

Soumis à des déterminations multiples, les processus de construction identitaires ont varié considérablement selon les sociétés et les contextes historiques. L'apparition de l'individu comme « être psychologique indépendant de l'échantillon humain » (Dumont, 1977), comme sujet capable de distanciation par rapport à sa place sociale, comme personne recherchant une autonomie par rapport à son statut dans sa communauté, est relativement récente. Cette évolution a changé radicalement la question identitaire. Dans la société médiévale, « chacun était enchaîné à sa fonction sociale, [...] Sauf de rares exceptions, il devait demeurer là où il était né. [...] Mais si l'individu n'était pas libre, dans le sens moderne du terme personne non plus ne se sentait seul ou isolé » (Fromm, 1942). Chacun était assigné à une place dans un monde social, interprété comme un ordre naturel qui fixait l'existence de chacun. « La personne s'identifiait au rôle qu'elle jouait dans la société : elle était paysan, artisan, chevalier, mais non pas un individu à qui il arrivait d'avoir telle ou telle occupation » (Fromm, 1942).

À la préoccupation holiste s'est peu à peu substituée la préoccupation de l'individu. L'idéologie de la réalisation de soi-même s'est imposée face à la conception d'une société comme un tout définissant la place et la fonction de chacun. C'est aujourd'hui à l'individu lui-même de construire sa cohérence dans un monde éclaté; c'est à lui de donner un sens à son existence. D'où l'importance accordée aux *stratégies identitaires* qui sont corrélatives du développement de la lutte des places (de Gaulejac, Taboada-Leonetti, 1993).

À partir du moment où la place de chacun n'est plus assignée *a priori* chaque individu a certes la liberté d'en changer, mais également le risque de la perdre. En conséquence, les tensions augmentent entre *l'identité héritée*, celle qui nous vient de la naissance et des origines sociales, *l'identité acquise*, liée fortement à la position socioprofessionnelle, et *l'identité espérée*, celle à laquelle on aspire pour être reconnu.

L'identité narrative

Le sentiment de continuité du Moi s'enracine dans la mémoire. Lorsque celle-là fait défaut, la démence n'est pas loin et seule l'identité sociale subsiste comme élément stable pour désigner la permanence de la personne.

L'identité sociale est « le plus sûr registre que nous puissions consulter pour nous assurer de la consistance et de la continuité du Moi » (Rosset, 1969). Répondre de façon approfondie à la question « qui suis-je ? » conduit à raconter l'histoire d'une vie (Arendt, 1958). C'est dire que « l'identité du qui est une identité narrative ». Pour Paul Ricœur, l'identité narrative est constitutive de l'ipséité, de l'émergence du sujet qui apparaît simultanément comme lecteur et comme auteur de sa propre vie. « L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même » (Ricœur, 1985).

La notion d'identité narrative s'applique à

l'individu, mais également aux communautés, que ce soit la famille, le clan, le peuple ou la nation. Individus et communautés nourrissent leurs identités respectives par des récits constitutifs de leur histoire. Comme dans la psychanalyse, où le sujet se reconnaît dans l'histoire qu'il se raconte à lui-même sur lui-même, l'identité narrative d'une communauté est « issue de la rectification sans fin d'un récit antérieur par un récit ultérieur et de la chaîne de refigurations qui en résulte ». L'identité narrative n'a rien de stable. Elle évolue et peut faire l'objet de multiples versions, complémentaires ou même opposées, qui se construisent entre l'histoire factuelle, celle des historiens, et la fiction, celle qui se construit sur le modèle du roman familial. Dans les différentes versions de son histoire, la personne cherche un sens une issue aux conflits identitaires qu'elle peut rencontrer dans son existence. Le récit est une construction qui lui permet d'échapper au manque, du côté du fantasme, de restaurer une histoire marquée par le malheur ou la maltraitance, ou encore d'inventer des médiations face aux contradictions qui la traversent.

L'identité, lieu de cristallisation des contradictions sociales et existentielles

Le sentiment intime d'exister comme un être propre s'affirme particulièrement dans l'amour. Ne dit-on pas que « l'amour me révèle à moi-même » ? L'expérience amoureuse transforme le sujet aimé qui ressent un sentiment profond d'existence, associé au risque d'être assujéti au désir de l'autre. « J'aime l'autre comme moi-même ... ». L'amour abolit les frontières entre le Moi, l'Idéal et l'Autre, jusqu'à la passion qui les fusionne, moment (d'exaltation dans lequel la personne n'existe plus sans l'autre, démontrant le caractère éminemment virtuel, malléable et relatif de l'identité personnelle. Sa consistance dépend amplement de conditions externes, d'attributs sociaux et physiques. Ses composantes

psychiques sont nécessaires mais contingentes. Elles dépendent fortement des situations sociales et culturelles qui déterminent le langage, les codes, les habitus et les normes qui sont au fondement de l'affirmation de soi. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la situation des femmes à Kaboul, à Paris et à Pékin.

Dans les sociétés « narcissiques », l'idéologie de la réalisation de soi-même s'est considérablement développée, relayée par certaines pratiques psychologisantes ou sectaires qui proposent de révéler aux hommes leur nature profonde, leur véritable Moi ou encore leur vérité antérieure. « Je n'existe pas », affirme David Hume (cité par Rosset, 1999) dans son traité de la nature humaine, lorsqu'il constate que le sujet ne peut jamais se saisir lui-même. Dans *Les Mots*, Sartre raconte comment à l'âge de sept ans, il s'était penché sur lui-même pour se retrouver devant un grand vide, « J'avais tenté de me réfugier dans ma vérité solitaire; mais je n'avais pas de vérité, je ne trouvais en moi qu'une fadeur extrême » (Sartre, 1964). Faute de rencontrer une identité personnelle tangible, l'individu cherche à se construire comme un être consistant. « Je naquis pour combler le grand besoin que j'avais de moi-même », conclut Sartre, qui postule un *désir d'être* au fondement de la psyché. L'identité personnelle est moins une donnée qu'une conquête. L'affirmation de moi-même est une nécessité pour le sujet qui cherche à conquérir une autonomie.

En définitive, l'identité est au point d'intersection de deux irréductibles : l'irréductible psychique, qui se fonde sur un désir d'être, et l'irréductible social, qui fonde l'existence individuelle à partir de sa place dans une lignée (dans la diachronie) et de sa position dans la société (dans la synchronie).

Si l'on considère, avec Norbert Elias (1939), que la société produit des individus qui produisent la société, il convient de situer l'identité au croisement de ce double processus, comme lieu de cristallisation des contradictions sociales,

familiales et psychiques. On le repère aisément à partir des trajectoires de tous ceux qui, traversés par une double appartenance culturelle ou sociale, sont conduits à : défendre une identité hybride, à revendiquer leur double appartenance, à s'affirmer à partir des conflits que celle-là peut engendrer. On pourra se référer sur ce point aux travaux de P. Bourdieu sur les enjeux du classement et du déclassement (Bourdieu, 1975), ainsi qu'à ceux d'A. Sayad sur les enfants émigrés de la seconde génération (Sayad, 1979).

Dans les sociétés hypermodernes, les *marqueurs d'identité* sont pluriels, hétérogènes et mobiles. Loin d'être sans appartenance (Mendel, 1983), *l'individu hypermoderne* est multi-appartenant. Il peut occuper simultanément ou chronologiquement des positions diverses, des statuts différents et jouer des rôles sociaux multiples. Il lui faut donc effectuer un travail constant sur lui-même pour retrouver, dans cette diversité des positions occupées et des attributs identitaires qu'elles contiennent, une cohérence, une unité, une permanence. Face à ces changements accélérés, la cohérence entre identité sociale et identité personnelle est moins assurée.

L'idéologie de la réalisation de soi-même va de pair avec le développement de l'individualisme. « Le Moi de chaque individu est devenu son principal fardeau » écrit R. Sennett (1979) à ce propos. On pourrait ajouter qu'avec le développement du capitalisme, le Moi de chaque individu est devenu un capital qu'il faut faire fructifier. Dans ce contexte, la valorisation de l'identité personnelle tend à se réduire à une quête narcissique confrontant chaque individu au risque de se noyer dans son image. Pourtant, l'affirmation de soi-même est une nécessité dans le monde hypermoderne, caractérisé par la lutte des places. Chaque individu est incité à se défendre et à se mobiliser pour conquérir une existence sociale qui n'est jamais définitivement acquise. À tout moment, il peut être délogé de la place qu'il occupe. Dans le monde du travail, il

est soumis au risque de perdre son emploi, donc son identité professionnelle. Dans l'univers familial, fondé sur des affinités électives, les positions de chacun deviennent de plus en plus dépendantes des relations affectives. Dans le registre social, la mobilité sollicitée de toutes parts favorise l'errance plutôt que la stabilité. Dans le registre du sens, les « grands récits » ne sont plus des référents porteurs et les appartenances religieuses, politiques ou militantes deviennent flottantes. Lorsque la société passe d'une structure hiérarchique stable à une structure réticulaire mobile, les identités vacillent, renvoyant à chaque individu le soin de construire la cohérence et la stabilité qu'elle ne lui assure plus. Chaque individu est renvoyé à lui-même pour « se faire une situation », donner du sens à sa vie, définir son identité, produire son existence. On attend de lui qu'il devienne un sujet responsable, comptable de sa destinée, acteur engagé dans la production de la société, jusqu'à devenir un sujet souverain lorsque la démocratie ne repose plus que sur ses capacités d'action.

D'où les multiples contradictions qui traversent les identités contemporaines, entre le réel et le virtuel, la force et la vulnérabilité, la sécurité et l'insécurité, la stabilité et la volatilité, la continuité et la discontinuité, l'ordre et le changement, la permanence et l'éphémère... Si ces évolutions sont sans doute porteuses de liberté, dans la mesure où l'individu n'est plus enfermé dans une identité habitée, elles sont également facteurs d'insécurité. L'individu n'est jamais assuré d'être lui-même tout en étant invité à se soumettre à des normes identitaires qui changent au gré de ses multiples appartenances. Dans ces conditions, la quête de reconnaissance, qu'elle soit sociale, symbolique ou affective, devient l'élément central qui anime les destinées humaines.

Bibliographie

- ARENDET, H. 1958, *La condition de l'homme moderne*, Paris Calmann-Lévy, 1983.
- CAMMILERI, C ; KASTERSZTEIN, J. ; LIPIANSKY, E.M. ; MALEWSKA-PEYRE, H. ; TABOADA-LEONETTI, ; VASQUEZ, A. 1990. *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.
- DEVEREUX, G. 1967. « La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement » *Revue française de psychanalyse*, tome XXI, n° 1.
- DUMONT L. 1977. *L'Homo aequalis*, Paris, Gallimard.
- ELIAS, N. 1939. *La société des individus*, Paris, Fayard, 1991.
- FROMM, E. 1942. *Escape for freedom*, New York Ferrar et Rinehart.
- GAULEJAC, V. de, 1987. *La névrose de classe*, Paris, Hommes et Groupes.
- GAULEJAC, V de ; TABOADA-LEONETTI, I. 1993. *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.
- GREEN, A. 1979. « Atomes de parenté et relations œdipiennes » dans *L'identité*, Actes d'un séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss. Paris, Grasset.
- HÉRITIER, F. 1979. In *L'identité, ibid.*
- LAPLANCHE, J ; PONTALIS, J.B., 1967. *Vocabulaire de psychanalyse*, Paris, PUF.
- LEGRAND, M. 1993. *L'approche biographique*, Paris, Desclée de Brouwer.
- LÉVY-STRAUSS, C. 1979. *L'identité, op. cit.*
- LYOTARD, J.F. 1988. *La condition post-moderne*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- MENDEL, G, 1983. *54 millions d'individus sans appartenance*, Paris. R. Laffont.
- RICŒUR, P. 1985. *Temps et récit*, Paris, Gallimard, coll. « Points », vol. III.
- ROSSET, C. 1999. *Loin de moi*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- SARTRE, J.-P. 1964. *Les mots*, Paris Gallimard
- SAYAD, A, 1979. Les enfants illégitimes, *Actes de la recherche en sciences sociales*, nos 25 et 26 Paris.
- SENNETT, R. 1979, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil.